

Société d'histoire d'Outremont

MÉMOIRE VIVANTE NUMÉRO 30, PRINTEMPS - ÉTÉ 2013





Mémoire Vivante

Numéro 30 Printemps - Été 2013

Société d'histoire d'Outremont

999, avenue McEachran Outremont (Québec) H2V 3E6

514-948-4999

Courriel: histoire.outremont@bellnet.ca

Comité de rédaction

Jean A. Savard, président de la SHO Hélène-Andrée Bizier, rédactrice en chef François Beaudin Jean De Julio-Paquin Marie Claude Mirandette

Conception graphique

Louis Perreault

Photographie de la couverture

Archives des Sœurs missionnaires de l'Immaculée-ConceptionMontréal.

La Société d'histoire d'Outremont est membre de la FSHQ et du RAQ.



Fédération des sociétés d'histoire du Québec



Québec NEQ 1142261537 02-02-95 Ottawa 141330365RR001 Organisme de bienfaisance reconnu

SOMMAIRE

Tant d'énigmes sur une simple photo Les Orphelines d'Outremont, par Hélène-Andrée Bizier	3
Le pavillon du parc Saint-Viateur Un symbole architectural d'Outremont, par Jean De Julio-Paquin	6
Église Saint-Viateur-D'Outremont Guido Nicheri n'est pas à l'origine de tous les vitraux, par François Beaudin	8
« Le meilleur homme, c'est une femme » Thérèse Casgrain, candidate dans Outremont-Saint-Jean, par Francine Unterberg	11
Élections à la SHO	12

Photo en couverture

Au cours de l'année 2000, la Société d'histoire d'Outremont publia Outremont 1875-2000, un album illustré soulignant le 125e anniversaire de la ville d'Outremont. À la page 27 de celui-ci, se trouvait la photo-couverture de ce numéro d'Histoire Vivante. Les Orphelines d'Outremont ainsi qu'on avait surnommé Simonne Lévy, 9 ans et ses petites sœurs Andrée, 6 ans et Yvette, 4 ans, posaient dans leur tenue de baptême. Cette cérémonie eut lieu à 15 heures précises, le 8 décembre 1913, jour de la fête patronale des Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception, en présence de quelques notables de la ville. Comment et pourquoi ces enfants avaient-elles abouti dans l'ancien couvent des MIC dont elles furent les protégées et dont elles partagèrent l'existence pendant près de deux ans? Parmi les rares détails qui émergeaient des archives des MIC, un seul permettait de lancer une recherche : leur père, « René Lévy » était l'une des victimes du naufrage du Titanic. Quant à Jeanne Royer, leur mère, elle « languissait » dans un hôpital montréalais. Il restait à sonder le monde pour comprendre pourquoi les fillettes appartenaient à l'histoire d'Outremont.

L'auteur tient à souligner la généreuse contribution de Mireille Morin, de la communauté des Sœurs missionnaires de l'Immaculée Conception; de Nicole Massé, du service des archives de l'Institut des Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception; de Gabriel Bichara, parent par alliance des sœurs Lévy ainsi que d'André Ryerson, fils de Simonne Lévy et petit-fils de René Jacques Lévy.



Tant d'énigmes ll a fallu deux noms : « René Lévy » et « Titanic » pour s'élancer sur la piste des Orphelines d'Outremont, aussi surnommées les Les Orphelines d'Outremont

surnommées Trois Petites Juives. Leur histoire, surtout celle de leur père, a été exhumée au début de l'année 2012, Par **Hélène-Andrée Bizier** du naufrage du Titanic¹.

Parmi les documents publiés sur le web et ailleurs, on trouvait le témoignage écrit d'une survivante, Marthe Jerwan-Thuillard, qui évoquait le rôle joué dans son sauvetage par trois passagers dont un homme qu'elle appelle « l'ingénieur français »² . Elle se trouvait sur le pont B quand ils la guidèrent jusqu'au pont supérieur où ils s'assurèrent que, malgré la violence régnant autour des embarcations, elle puisse trouver une place dans le canot numéro 11. Elle les entendit crier « Au revoir! » puis. le canot avant amorcé sa brusque descente, elle ne les revit plus. Les trois hommes font partie des 1517 victimes du naufrage.

Les archivistes du Titanic n'eurent aucune peine à identifier les passagers de cette cabine de 2e classe du pont B et « l'ingénieur » qui y était inscrit. Il s'agissait plutôt d'un chimiste français, René Jacques Lévy, âgé de 36 ans au moment du drame. Le jeune homme ayant été membre de la Royal Society of Chemistry de Londres, l'institution voulut profiter de la commémoration du naufrage pour souligner le geste chevaleresque de Lévy ainsi que sa contribution à la science moderne. Son nom refait donc surface au mois de février 2012, lorsque la RSCL relate son aventure chevaleresque et tragique3. À partir de là, les superlatifs « héros français» et « gentleman français» figurent dans l'entête de nombreux articles principalement publiés en France.

Il convient de préciser ici que la plupart de ces textes s'inspiraient ou transcrivaient des extraits des communiqués de la Royal Society of Chemistry ainsi que des renseignements fournis par les archives du Titanic. Car, à l'époque où l'institution projette de faire l'éloge du savoir-vivre de Lévy, elle ignore tout de lui. Elle part donc à la recherche d'hypothétiques descendants. Sur cette piste, les chercheurs découvrent Gabriel Bichara, un Montréalais dont la femme est une petite-cousine des fillettes4. Ce dernier, oriente la recherche en direction d'André Ryerson, un écrivain d'origine montréalaise établi au Massachusetts. René Jacques Lévy est son grand-père. Fils de Simonne Lévy, il assista à la cérémonie organisée par la Royal Society of Chemistry, à Londres, le 16 novembre 2012. C'est à lui qu'on remit une plaque commémorative, hommage posthume à son grand-père.

En 1870, l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne ayant provoqué une migration des Juifs vers la France, Nephtalie Lévy et Henriette Dreyfus s'établirent à Nancy ou René Jacques naquit, le 7 juillet 1875. Son esprit scientifique le conduit à l'Institut de chimie de Nancy où il se fait remarquer pour son intelligence et sa précision5. Il dispose d'un avantage non-négligeable pour se perfectionner puisque le chimiste Charles Drevfus, son oncle, a fondé, en 1876, la Clayton Aniline Company, située à Manchester, en Angleterre⁶. En 1897, Dreyfus embauche son neveu qui mènera des travaux sur plusieurs fronts, notamment dans la recherche de procédés de teinture qui seront utilisés dans le traitement de tissus synthétiques militaires lors de la Première Grande Guerre. Parallèlement à ces découvertes, René Jacques Lévy et son ami intime, André Helbronner, mettent au point un procédé de distillation de l'air liquide qui est breveté en 1901 et qui fera l'objet d'une demande de brevet au Canada7. Ce brevet et d'autres, attirent l'attention des fondateurs de la compagnie L'Air Liquide dont le système de production ne fonctionne pas8.

René Jacques Lévy étant essentiel au succès de l'entreprise, il entre dans une période d'itinérance professionnelle, séjournant à Boulogne-sur-Seine pour la mise au point du système de produc-

tion. De là, il se rend à Londres, en 1907, pour y établir la succursale britannique de L'Air Liquide. Le projet d'implantation au Canada est en gestation comme en témoigne le brevet enregistré à Ottawa la même année. Trois ans plus tard, Lévy débarque à Montréal avec Jeanne Royer, sa femme, alors âgée de 28 ans, et leurs trois filles. Le couple s'est marié civilement, à Paris, le 23 juillet 1903. Ni l'un ni l'autre n'étant pratiquant, ils ont convenu que leurs filles seraient catholiques et leurs fils élevés dans la religion juive9. Or, à leur arrivée à Outremont, les filles n'ont pas été baptisées et elles n'ont reçu aucune éducation religieuse¹⁰. L'aînée, Simonne, est née le 19 juin 1904, à Paris. Andrée est « née en France », sans doute à Boulogne-sur-Seine, le 13 mars 1907, alors qu'Yvette a vu le jour à Londres, le 11 janvier 1909¹¹.

Lévy aurait installé sa famille au 596, du boulevard Saint-Joseph ouest, non loin du chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Il établit d'abord sa « manufacture d'oxygène » à l'angle des rues Saint-Antoine et Sainte-Monique, un site disparu sous la Gare centrale et la Place Ville-Marie. L'air liquide étant une composante de l'acétylène utilisée en soudure et découpage des métaux, Lévy se présente aussi comme spécialiste de la réparation des navires12. Au début de l'automne, il achète le terrain où Air Liquide Canada est toujours située, soit à l'angle des rues de Rouen et Viau, à proximité du port, dans l'ancien quartier Maisonneuve¹³.

En 1912, René Jacques Lévy se rend en France. Il prévoit revenir à Montréal à bord du France dont c'est le voyage inaugural, au départ du Havre. Ayant appris que, partant de Southampton, le Titanic ferait escale à Cherbourg et qu'il accosterait à New York plusieurs jours avant son concurrent, Lévy achète son ticket et il s'embarque, le 10 avril. Il disparaît dans la nuit du 14 au 15 avril suivants.

Les faits qui suivent appartiennent aux souvenirs des descendants des trois

¹ http://www.titanic-titanic.com 2 http://14avril1912-titanic.blogspot.ca 3 http://www.rsc.org/AboutUs/News/PressReleases/2012/Rene-Levy-Titanic-chemist.asp 4 Le fils de Gabriel Bichara, prénommé Gabriel, est le premier à s'être intéressé à l'intrigante aventure de ce lointain parent. Correspondance

avec l'auteur, juin 2013. 5 L'institut est devenu l'École nationale supérieure des industries chimiques (ENSIC). 6 WAHL, A. R.-J. Lévy, http://clio.ish-lyon.cnrs. fr/patrons/AC000007663/AC000007663D0c713. pdf, en référence au Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'Institut chimique de Nancy

et de l'Ecole nationale supérieure des industries chimiques, n°15, 1912, pp. 39-41. 7 Déposé le 13 juillet 1907 et enregistré le 31 décembre 1907, le brevet no 109506 est intitulé *Procédé de séparation des gaz simples de leurs composés*. http://patent.ipexl.com/CA/CAZZUC-ZZ109506.html

Orphelines d'Outremont, souvenirs recueillis par André Ryerson. Peu après le naufrage du Titanic, on commença à publier des listes de survivants. En constatant qu'elle ne reverrait jamais son mari, Jeanne Royer perdit la raison et fut internée. Les fillettes n'étaient pourtant pas seules au monde. Charles Royer, le frère de Jeanne, avait immigré en même temps que son beau-frère qu'il épaulait. Ayant à sa charge une famille et des enfants, il ne pouvait pas prendre soin de ses nièces.

Devenu leur tuteur par la force des choses, il les confia aux Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception qui s'empressèrent de leur inculquer les bases de la religion de leur mère. Elles préparèrent méticuleusement le fameux baptême collectif qui eut lieu le jour de l'Immaculée-Conception, le 8 décembre 1913, dans le premier couvent des sœurs sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Trois couples de notables consentirent à devenir parrains et marraines des jeunes Lévy. Joséphine Larue et Joséph Beaubien, le maire d'Outremont, s'engagèrent à veiller sur Simone. Le banquier Georges Gonthier et Philomène Dassylva, devaient veiller sur Andrée tandis que l'industriel Joseph Beaudry et Marie Papineau protégeraient la petite Yvette.

Ils n'eurent ni à les entretenir ni à veiller sur leur âme. Charles Royer avait obtenu que sa sœur, Cécile, célibataire et enseignante, vienne prendre soin des orphelines. Elle arriva au mois d'août 1914, peu après l'entrée en guerre de la France. Le 30 août, Simonne, André et Yvette qui avaient également appris le catéchisme et fait leur première communion, quittaient leurs mères adoptives. Charles, qui dirigeait la Compagnie l'Air Liquide de Montréal, réclama, pour ses nièces, des actions dans l'entreprise qui afficha pendant quelques années encore, le nom de son fondateur, René Jacques Lévy14.

Convent de L'Immaculei-leonception,
30 août, 1914.

Vênérie Mère Supéricuse
Milles fois merce de tout
a que vous avez fait pour nous et
de a que vous faites encore.
bela me fait beaucoup de piène de
min aller du couvent pour beaucoup
de raisons mais c'est sur-tout pour
ma religion. Y aurais bien voulu voir
Les Socurs du Nominingue avant de
partir.

Premier feuillet de la lettre d'adieu rédigée par Simonne Lévy en son nom et pour ses sœurs, le jour de leur départ du couvent, le 30 août 1914. Archives des Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception.



Photo prise vers 1915. Le nom de la Société J. R. Lévy est encore bien en vue sur l'enseigne de l'usine située dans la cité de Maisonneuve. Photo : archives d'Air Liquide Canada

8 RYERSON, André, manuscrit inédit 2012-2013. 9 Ibid.

10 Ibid.

11 Les trente premières années de l'Institut des Sœurs missionnaires de l'immaculée-Conception 1902-1932, Maison mère, 1962, p. 211.

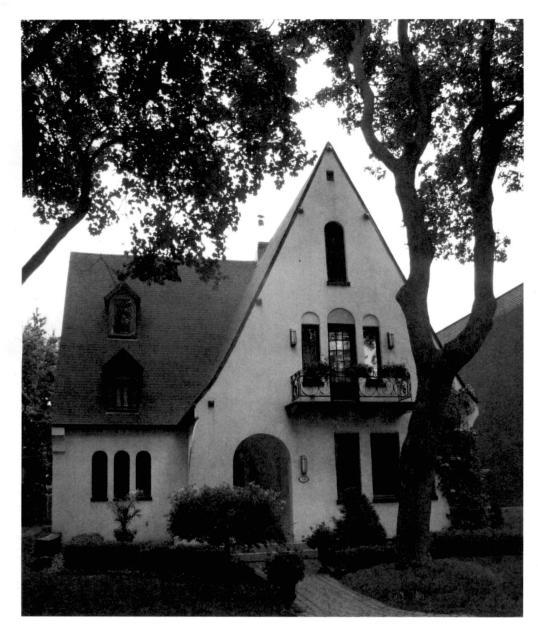
12 BAnQ, collection numérique, Annuaires Lovell

de Montréal et sa banlieue (1842-1999), années 1900 à 1913.

13 http://www.airliquide.ca/fr/qui-sommes-nous/air-liquide-en/historique-dair-liquide-canada-inc.

14 RYERSON, André, manuscrit inédit 2012-2013.





Page précédente : Édifié par l'architecte Aristide Beaugrand-Champagne, le pavillon du parc Saint-Viateur est un fleuron de l'architecture publique à Outremont. Par son design novateur, il représente une valeur patrimoniale exceptionnelle. (photo : Jean De Julio-Paquin)

À gauche: L'architecte Aristide Beaugrand-Champagne a conçu, en 1922, cette maison qu'il habita sur l'avenue Bloomfield en face du parc Outremont. Érigée sur la même artère que le pavillon du parc Saint-Viateur, cette maison continue de se distinguer par son toit cathédrale et son revêtement en stuc. On y remarque des fenêtres et des ouvertures en arcade; des éléments architectoniques que l'on retrouve également sur le bâtiment du parc. (photo: Jean De Julio-Paquin)

Autre élément caractéristique : la large loggia ouverte au rez-de-chaussée qui est percée sur ses quatre faces par deux types d'ouverture qui alternent. Les lardes baies, cintrées en arche, descendent jusqu'au plancher et sont espacées par des segments de mur dans lesquels s'ouvrent de petites fenêtres en arcade. En plus d'en ponctuer le rythme, la disposition des ouvertures produit un effet de transparence et d'élégance. Selon l'architecte Pierre-Richard Bisson, auteur d'un inventaire sur le patrimoine bâti à Outremont, il est remarquable que l'on ait donné à ce pavillon de service, une allure si soignée et des dimensions aussi considérables. En fait, dit-il, le chalet ressemble davantage à un bâtiment de plaisance, érigé autour d'un bassin d'eau où l'on peut profiter du plein air à l'abri du soleil ou d'une pluie passagère.

Il est intéressant d'observer, aujourd'hui, les multiples activités qui s'y déroulent.

Le cadre enchanteur du lieu et sa large loggia permettent d'accueillir autant l'exposition annuelle Au parc, les artistes, que la fête nationale du 24 juin ou les soirées de danse de tango. Le pavillon est devenu à la fois un point de rencontre pour la population et un lieu auquel elle s'identifie.

Aristide Beaugrand-Champagne

Architecte, architecte-paysagiste et archéologue amateur, Aristide Beaugrand-Champagne (1876-1950) exerça le rôle d'architecte-conseil d'Outremont pendant plusieurs années. Il résidait au 345, de l'avenue Bloomfield. Pionnier de l'emploi du béton dans le domaine de la construction, l'architecte a érigé l'ensemble du pavillon avec ce matériau avant de le recouvrir de stuc. Outre la centaine de résidences et de commerces qu'il réalisa durant sa carrière, Beaugrand-Champagne a conçu l'église St.Michael et St.Anthony au coin des rues

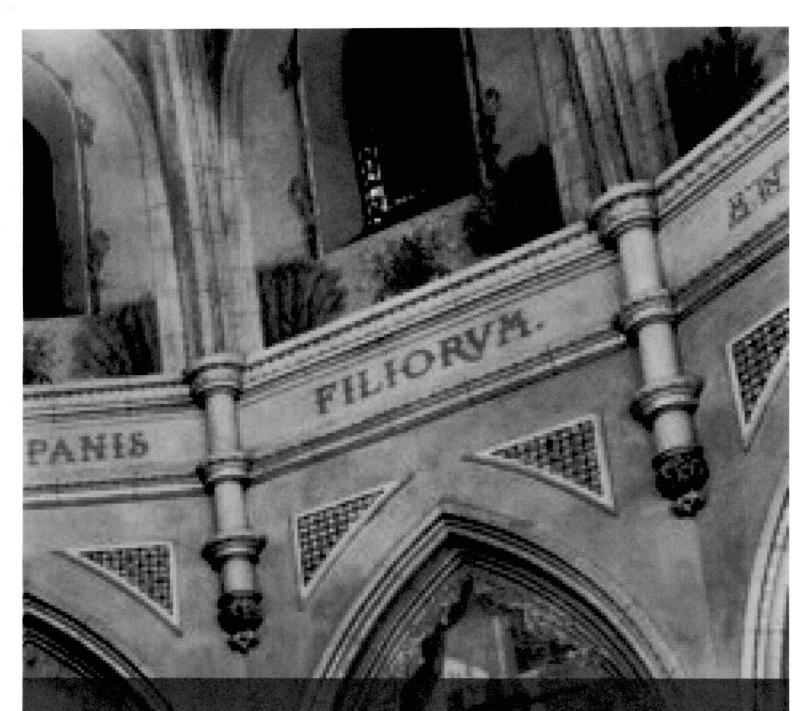
Saint-Viateur et Saint-Urbain. Cet édifice de style néo-bysantin constitue la première église catholique entièrement bâtie en béton armé au Québec. L'architecte est également le concepteur du chalet du Mont-Royal, inauguré en 1930. C'est d'ailleurs grâce à cette réalisation à la forme particulière que l'on a confié à Beaugrand-Champagne la conception du pavillon du parc Saint-Viateur. En plus d'œuvrer comme architecte, il occupa des postes importants dans les domaines de l'enseignement, de l'histoire et de l'urbanisme, notamment à titre de directeur de la section d'architecture de l'École des beaux-arts de Montréal, de vice-président de la Société historique de Montréal pendant 20 ans et de premier président de la Commission d'urbanisme de la Ville de Montréal. L'illustre créateur et enseignant fut donc un acteur marquant dans le développement de l'architecture urbaine de la première moitié du XX^e siècle.



8 CIBI

Par **François Beaudin,** fabrique Saint-Viateur-d'Outremont

Dans le journal *Le Devoir* du 27 octobre 1913, le journaliste qui relate l'inauguration officielle de l'église Saint-Viateur-d'Outremont annonce qu'elle « aura une splendeur plus grande encore, dans le cours de l'an prochain, alors que toutes les fenêtres seront ornées de remarquables verrières s'». Il était un peu optimiste puisque les verrières annoncées ne seront installées qu'en 1916, mais cela peut signifier aussi que quelques-unes sont déjà en place.



On le constate dans le rapport financier de l'année 1912, adopté par les mar-guilliers en janvier 1913, où on trouve l'information suivante : « une somme de 1,640.00\$ payée pour verrières ». Il faut donc en déduire que certaines verrières étaient déjà fabriquées et installées. Lesquelles ? Sur une photo de l'intérieur de l'église prise en 1913, il semble bien qu'il s'agisse des petits vitraux, encastrés au haut des murs du sanctuaire, dans les bras du transept², de même qu'au sommet des murs de la nef³.

Monsieur Ludger Beauregard⁴ attribue la paternité de tous les vitraux de l'église Saint-Viateur-d'Outremont à Guido Nincheri5. Or, cet artiste étant arrivé à Mon-

le dessin des cartons de ces vitraux ne peut lui être attribué. Dans ce cas, qui donc les a dessinés ? Il nous faut rechercher celui qui les aurait concu pour le verrier montréalais Henri Perdriau.

Mais, d'abord, qui est Henri Perdriau? Français d'origine, il est né, en 1877, à Saint-Pierre-Montlimart, une commune du sud de la Loire, au sud-ouest française établie à Reims depuis 1881 d'Angers. C'est un Vendéen et un et présente au Canada dès 1904, Perroyaliste dont l'habitude de semer des driau aura repris pour son compte les fleurs de lys dans ses vitraux est en techniques des verriers anciens⁸. » Il quelque sorte sa signature. Il émigre en devient le gérant en 1907⁹. Cette à Montréal, en 1896, et entreprend compagnie qui fabrique des vitraux des études au Collège de Montréal⁶, vendus au Canada porte le nom de

tréal au mois d'avril 1914 seulement, Il obtient son certificat de citoyenneté le 1er mars 1907. En 1904, il devient journaliste à *La Presse*, où il restera cinq ans, chargé des nouvelles reli-gieuses⁷. Il est ainsi en contact avec l'épiscopat québécois, par exemple en couvrant, pour La Presse, le Congrès eucharistique international de Londres, en 1908.

« Héritier du savoir-faire d'une maison

Vermonet, du nom d'Henri Vermonet, son propriétaire. De nombreux vitraillistes portant ce patronyme œuvraient dans la région de Reims, en France, dès la fin du XIXº siècle. En 1885, l'abbé Joseph-Alfred Archambault, qui rentrait au Canada après ses études à Rome, s'était arrêté à Reims où il avait été envoûté par la beauté des verrières de la cathédrale. Devenu évêque de Joliette, en 1892, il veut doter sa cathédrale d'aussi magnifiques verrières.

En 1893, il confie la réalisation des fresques des murs, sur toiles marouflées, au peintre Ozias Leduc, mais c'est à Henri Perdriau qu'il fait appel, une quinzaine d'années plus tard, pour créer 56 verrières. C'est la plus importante commande reçue par le verrier depuis qu'il est dans les affaires. La livraison des vitraux s'effectue en deux temps : de petits vitraux à motifs floraux, comme ceux de Saint-Viateur-d'Outremont, sont fixés au sommet de la nef en 1912 et les grandes verrières des murs de la nef sont installées l'année suivante10. Chacun de ces grands vitraux est partagé en trois sections verticales. celles du centre, plus larges, s'inspirent de vitraux de style médiéval, tandis que soit, le Bien par l'Art12. les deux sections latérales exploitent des motifs floraux11.

En 1910, Henri Perdriau possédait déjà sa propre entreprise, la Compagnie d'Art et d'Industrie, située au 115, avenue Saint-Viateur ouest, à Montréal. Pour assurer sa production, il dut faire appel à un peintre de métier, qui lui a peut-être été recommandé par Henri Vermonet. En 1912, Perdriau déménage son entreprise au rez-de-chaussée du même immeuble. le 121. C'est là qu'on rencontre enfin le peintre Guillaume-Ernest-Raymond Pellus, qui s'installe au 115.

C'est donc au cours des années 1912 et 1913, soit plus d'un an avant l'arrivée de Guido Nincheri à Montréal, que Pellus dessina les cartons des petits vitraux ornant aujourd'hui le sommet des murs de l'église Saint-Viateur-d'Outremont. Ils seront installés à temps pour l'inauguration de l'église, en 1913. À cette époque, le verrier travaillait sous la raison sociale d'Henri Perdriau Limitée, -ancienne maison H. Vermonet de Reims, France, La devise de la maison était Arte Bonum

Au début de 1913, Pellus était conscrit et rappelé en France où la guerre était imminente. Il laissa derrière lui son épouse -décédée au mois de mars 1917- et leurs deux enfants. Remarié en France, il est revenu vivre à Montréal, de 1919 à 1932, période où il réalisa de nombreux vitraux¹³, le dernier étant la verrière du mur du sanctuaire de l'ancienne chapelle¹⁴ du collège Saint-Laurent. La crise économique lui fit reprendre le chemin de la France. Au cours de la Deuxième Grande Guerre, il assura la garde de certaines œuvres -convoitées par la Gestapo- de la collection du Musée des Beaux-arts de Reims, au château d'Écheuilly, commune de Les Verchers-sur-Layon. Il est décédé le 15 mars 1945 et il a été inhumé à cet endroit. Pendant les campagnes militaires de la guerre 1914-1918, Pellus avait été peintre de guerre. De nombreux dessins, œuvres qu'il réalisa dans ce contexte, sont aujourd'hui conservés au Musée des Beaux-Arts de Reims¹⁵.

Les œuvres produites au Québec témoignent de son passage et de son talent.

- 1 TESSIER, Hector, c.s.v. Saint-Viateur d'Outremont, Presbytère Saint-Viateur 183, avenue Bloomfield. Outremont 1954, p. 607. 2 Ils représentent sept saints, dont, au centre, saint Viateur, avec, à ses côtés, saint Pierre et saint Paul.
- 3 Dans le bras du transept situé du côté de l'avenue De L'Épée, côté est, les vitraux représentent quatre fondateurs de communautés religieuses masculines; dans le bras du transept situé du côté de l'avenue Bloomfield, ils représentent trois fondatrices de communautés religieuses féminines et une patronne, soit sainte Ursule, patronne des Ursulines ; dans la nef, au sommet des murs, on trouve quatre vitraux à motifs floraux.
- 4 Voir la photo du sanctuaire au moment de l'inauguration, dans : BEAUREGARD, Ludger, Saint-Viateur d'Outremont, 1902-2002, Outremont, La Société d'Histoire d'Outremont. Les Éditions Histoire-Québec, p. 12.
- 5 ld., ibid, p. 11.
- 6 LAROCHE, Ginette, « Je puise, mais n'épuise », Continuité, no 46, hiver 1990, p. 33-
- 7 Abbé XXX, « Les Arts religieux au Canada. Histoire d'un atelier canadien. Un homme, une œuvre », Le Devoir, mars 1919.
- 8 LAROCHE, Ginette, « Chefs d'œuvre de

- verre », Continuité, no 46, hiver 1990, p. 46-49. 9 Id., ibid., p. 24-28, p. 26.
- 10 LANOUE, François, ptre. Regards sur l'église cathédrale et le diocèse de Joliette. Joliette, Évêché de Joliette, 1996 221 p. Voir photo d'une grande verrière, p. 172.
- 11 LAROCHE, Ginette. « Je puise mais n'épuise », Continuité, no 46, hiver 1990, p. 33-35. 12 Archives de la Fabrique Saint-Viateur-
- d'Outremont, papier à entête de la compagnie Henri Perdriau Limitée, pour la soumission du 14 juin 1913, relative aux grandes verrières de l'église.
- 13 Voir les trois articles de Ginette Laroche déjà cités: voir aussi : Église Notre-Dame-de-Grâce. Cent ans de vie paroissiale – Notre-Dame-de-Grâce, 1853-1953 et Assemblée de la Fabrique de Notre-Dame-de Grâce, 8 juin 1925, Église de Saint-Hilaire, Mont-Saint-Hilaire, cartons d'Ozias Leduc ; Mont-Sacré-Cœur, près de Granby, vitraux, site internet; Saint-Frédéric, diocèse de Nicolet, Le martyre de saint Frédéric, vitrail, sur internet; Basilique Notre-Dame-de-Montréal, Baptistère – 3 vitraux (1930), cartons d'Ozias Leduc ; Collège André-Grasset, vitrail sur André Grasset, carton d'Ozias Leduc ; dans les années 1930, voir « Les Trésors de l'église Saint-Mathieu », Continuité, no 46, hiver 1990, p. 44-45.

- 14 Aujourd'hui site du Musée des Maîtres et Artisans du Québec.
- 15 L'auteur profite de l'occasion pour remercier madame Marie-Hélène Montout-Richard, conservatrice au Musée des Beaux-Arts de Reims, pour sa précieuse collaboration dans la préparation du présent texte. Il y a quelques années, ce musée a organisé une exposition sur Pellus.

Image des pages précédentes : Vue des petits vitraux installés au sommet des murs de l'église Saint-Viateur d'Outremont, peu avant son inauguration, le dimanche, 26 octobre 1913. Photo D. Léonard, vers 1950.

« Le meilleur homme, c'est une femme »

Thérèse Casgrain, candidate dans Outremont-Saint-Jean

Par Francine Unterberg

La maison d'édition Fides¹ publiait récemment la biographie d'une personnalité qui a marqué le XXe siècle et l'histoire des femmes. Signé par Nicolle Forget, Thérèse Casgrain La gauchiste en collier de perles, explore l'univers que la féministe a bousculé. Elle rappelle incidemment que madame Casgrain a déjà voulu s'emparer du fauteuil du représentant d'Outremont-Saint-Jean, à Ottawa.

Au mois d'avril 1962, après 4 années de gouvernement majoritaire, John G. Diefenbaker déclenche des élections fédérales qui auront lieu le 18 juin 1962. La candidate du Nouveau parti démocratique dans la circonscription d'Outremont-Saint-Jean-de-la-Croix est nulle autre que Thérèse Casgrain, alors présidente de la Voix des Femmes, organisme voué à l'apaisement des tensions internationales, au désarmement et à la paix. Également présidente du NPD-Québec, elle se présente pour défendre le programme de ce parti qui s'oppose au développement des armements nucléaires.

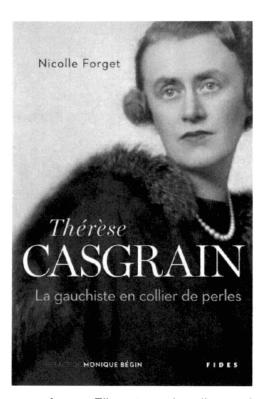
Thérèse Casgrain a une longue feuille de route derrière elle, les femmes avaient obtenu le droit de vote aux élections fédérales, en 1916, elle militera jusqu'à ce que ce même droit leur soit accordé au Québec en 1944. C'est grâce à elle que les mères québécoises recevront des

chèques d'allocations familiales à leur nom plutôt qu'à celui de leur mari comme cela avait d'abord été prévu. C'est aussi grâce à cette féministe de la première heure que les jeunes filles pourront, entre autres progrès, être admises à l'étude du droit et devenir avocates et notaires.

Bien que l'auteur de cette biographie n'en fasse pas mention, cette incursion en politique outremontoise n'est pas la première. Sous la profession de « ménagère », elle s'était présentée, en 1952, sous la bannière du Parti social démocratique du Canada (PSDC), l'ancêtre du NPD et elle avait été défaite par le libéral Romuald Bourque lors des élections du 6 octobre. La revoici donc, dix ans plus tard, candidate du NPD dans la même circonscription et devant le même adversaire.

Elle ne manque pas d'appuis. Pierre Elliott Trudeau assiste à l'une de ses assemblées publiques et prononce un discours fort remarqué. Le programme de Thérèse Casgrain est vaste. Nicolle Forget écrit qu'elle « préconise la reconnaissance officielle, par le Canada, de la République populaire de Chine, en refusant toutefois d'accepter leur philosophie, pas davantage qu'elle ne souhaite que le Canada accepte la philosophie de l'URSS». Dans un article publié dans Le Devoir du 22 mai 1962, André Laurendeau qualifie de «médiocres dans l'exercice de leurs fonctions», les 75 candidats libéraux au Québec. Une candidate trouve grâce à ses yeux :

« [...] Mme Casgrain, écrit-il, se présente comme candidate de la paix. C'est spécifiquement la cause à laquelle elle se consacre depuis des années et qu'elle entend servir de toutes



ses forces. Elle est membre d'un parti qui, sur ce front, a les positions les plus formelles et les plus précises. Elle a l'habitude de la vie publique et possède du prestige au Canada anglais, c'est-à-dire qu'elle se fera écouter. « C'en est assez pour conclure que dans Outremont, «le meilleur homme»

Peine perdue car, malgré sa renommée, ses appuis, peut-être à cause du manque d'argent, Thérèse Casgrain récolte 4308 voix soit moins de la moitié que Romuald Bourque qui est réélu, le 18 juin. Le parti conservateur de John G. Diefenbaker en

c'est une femme. »

sortira minoritaire et Lester B. Pearson «le gouvernement canadien devrait ces- Mont-Royal, ont apporté à Thérèse Casdirigera l'opposition libérale.

À l'international, la situation est tendue. La crise des missiles éclate, le 16 octobre 1962, après que les Américains aient de fusées étaient en voie d'installation neront aux urnes le 8 avril 1963. dans l'île de Cuba. Lester B. Pearson, qui a affirmé, au mois de mai précédent, Thérèse Casgrain est encore sur les que «les Canadiens ne devraient pas accepter d'armes nucléaires qu'elles soient sous contrôle canadien ou conjointement avec les Américains», change de discours. Il déclare, le 14 novembre que Taylor, également candidat NPD dans

seule façon de s'y conformer, ajoute-t-il, serait de pourvoir d'ogives nucléaires, les armes stratégiques de nature défensive [...]». Le gouvernement Diefenbaker découvert que des rampes de lancement tombe en février. Les Canadiens retour-

> rangs dans Outremont-Saint-Jean. Son adversaire est le libéral Maurice Lamontagne qui l'emporte, malgré le support en collier de perles Fides Montréal, 2013, 534 que Pierre Elliott Trudeau et Charles

ser de fuir ses responsabilités [...] La grain. Lester B. Pearson forma un gouvernement libéral minoritaire. Thérèse Casgrain quitta le NPD et renonca à se faire entendre à la Chambre des Communes et au Parlement provincial où elle avait déjà tenté sa chance, mais de nombreuses autres tribunes étaient à sa disposition.

FORGET, Nicolle, Thérèse Casgrain, la gauchiste

A propos de la Société d'histoire d'Outremont

Nouveau conseil d'administration



L'assemblée générale des membres de la Société d'histoire d'Outremont, qui a eu lieu, le 19 juin 2013, au centre Intergénérationnel, a approuvé la composition de son conseil d'administration pour l'année 2013-2014.

Président :

Jean A. Savard.

Vice-présidente :

Marie Claude Mirandette

Secrétaire : Trésorier :

Francine Unterberg Yves Bousquet.

Les conseillers sont :

François Beaudin, Hélène-Andrée Bizier, Gilles Boisvert, Laurent Bouthillier, Jean De Julio-Paquin, Carole Foisy, Jean Gagné, Serge Gravel, Pierre Joncas, Mireille Morin, Paule Renaud et René Soudre. Le président de la SHO a profité de cette assemblée pour souligner la contribution remarquable de Laurent Bouthillier, archiviste et membre du conseil d'administration depuis 2009. C'est à lui que l'arrondissement d'Outremont a attribué le prix du « Bénévole de l'année 2012», pour le temps et le soin qu'il consacre au dépouillement et à la mise en valeur des archives Raoul-Dandurand et Ludger-Beauregard qui ont été confiées à la SHO. Nos félicitations.

Pour l'amour d'Outremont et de son histoire

La diffusion de l'histoire d'Outremont dépend de vous.

N'oubliez pas votre cotisation annuelle à la Société d'histoire d'Outremont et aidez-nous à recruter des membres sensibles au passé et à l'avenir d'Outremont.

Société d'histoire d'Outremont a/s de Yves Bousquet, trésorier 999, avenue McEachran Outremont (Québec) H₂V₃E₆ Tél.: 514 343-4644

histoire.outremont@bellnet.ca

